Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 31 (1967)
Heft: 121-122

Artikel: Le peteu de Vergisson ou la bête faramine : transcription par J. Gilliéron
Autor: Gardette, Peirre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399392

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PETEU DE VERGISSON OU LA BÊTE FARAMINE

(Transcription par J. Gilliéron.)

C'est une légende du Mâconnais, un conte héroïcomique de chasse à l'oiseau fantastique, terreur du pays qui, tué et plumé, se trouva ne pas peser plus lourd qu'un très petit poulet. Sous la forme que nous connaissons, l'histoire se passe à Vergisson, tout près de Solutré, le site bien connu des archéologues. Elle met en scène de hardis chasseurs, et au premier rang toute une troupe de Protat : ils étaient quatorze.

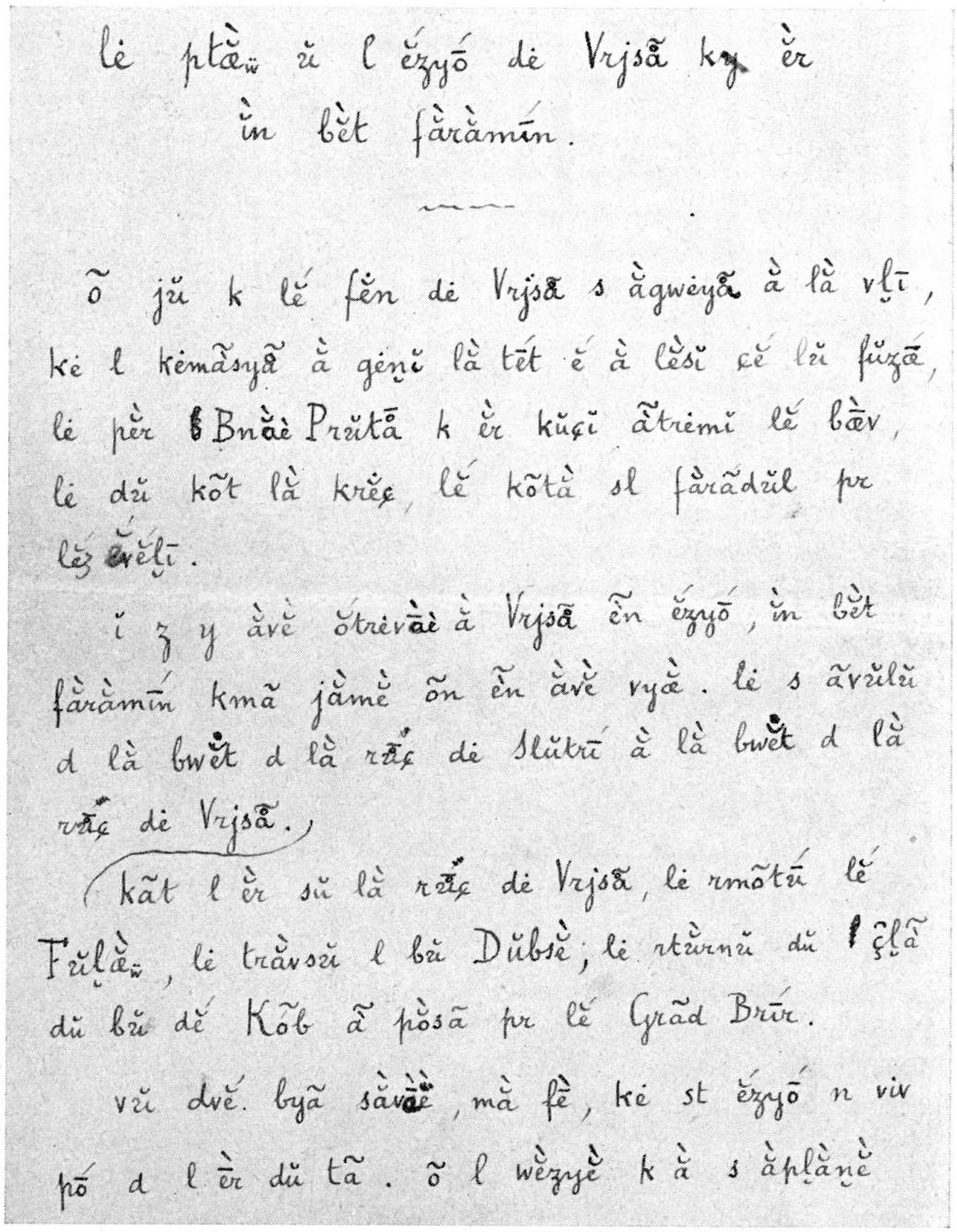
Au siècle dernier, l'abbé Ducrost, le fouilleur de Solutré, racontait, mieux que personne, cette histoire. Il la publia dans les *Annales de l'Académie de Mâcon* en 1888. Mais cette édition devint rapidement introuvable, et, en 1895, le *Journal de Saône-et-Loire* prit l'initiative d'une réédition. L'abbé Ducrost était mort en 1889.

Un de ses amis, Georges Protat, descendant des Protat de la légende, avait fait le projet d'en donner une édition illustrée. Devenu l'imprimeur de l'*Atlas linguistique de la France*, et vite lié d'amitié avec Gilliéron, il lui demanda d'établir une transcription phonétique du récit de l'abbé Ducrost. Lors d'un voyage en Mâconnais, en 1912, Gilliéron se fit dire le conte à Davayé, qui est le point 916 de l'Atlas ; de retour à Paris il confronta ses notations avec celles d'Edmont et établit avec lui la rédaction définitive. On ne sera donc pas étonné d'apercevoir quelques divergences entre la notation de Gilliéron et le texte de l'abbé Ducrost qui est en patois de Vergisson.

La guerre de 1914 fit ajourner la publication. C'est seulement l'année dernière que M. Pierre Protat a eu la joie de réaliser le projet de son père, en donnant la belle édition illustrée de *Le Peteu de Vergisson ou la Bête faramine, Légende mâconnaise du XVIIIe siècle* (Mâcon, 1966). Il a bien voulu acceper que notre Revue publie à nouveau ce texte, dont la trancription phonétique par Gilliéron est probablement inconnue de nos sociétaires.

John Orr avait été profondément marqué par l'enseignement de Gilliéron. Le plus bel hommage que nous puissions lui rendre n'est-il pas de placer en tête de ce recueil offert à sa mémoire un texte, inédit ou presque, de celui dont il aimait à se dire le disciple ?

Pierre Gardette.



lė ptæ̀ẅ ŭ l ĕzyō dė Vrjsā̃ ky ĕr
ìn bĕt fàràmín.

õ jŭ k lĕ fĕn dė Vrjsā̃ s àgwėyā̃ à là vl̥ī,
kė l kėmā̃syā̃ à gėn̥ĭ là tĕt ĕ à lĕsĭ cĕ lŭ fŭzā̃,
lė pĕr Bnàè Prŭtā̃ k ĕr kŭçĭ ā̃trėmĭ lĕ bæ̀v,
lė dŭ kõt là krĕç, lĕ kõtà sl fàrā̃dŭl pr
lĕz ĕvĕl̥ī.

ĭ z y àvĕ ŏtrėvàè à Vrjsā̃ ẽn ĕzyō, ìn bĕt
fàràmín kmā̃ jàmĕ õn ẽn àvĕ vyæ̀. lė s ā̃vŭlŭ
d là bwĕt d là rā̃ç dė Slŭtrī à là bwĕt d là
rā̃ç dė Vrjsā̃.

kā̃t l ĕr sŭ là rā̃ç dė Vrjsā̃, lė rmõtū lĕ
Fŭl̥æ̀ẅ, lė tràvsŭ l bŭ Dŭbsĕ; lė rtŭrnŭ dŭ l çl̥ā̃
dŭ bŭ dĕ Kõb ā̃ pòsā̃ pr lĕ Grā̃d Brír.

vŭ dvĕ byā̃ sàvàè, mà fè, kė st ĕzyō n viv
pō d l ĕr dŭ tā̃. õ l wĕzyĕ k à s àpl̥àn̥ĕ

Fac-similé de la première page du manuscrit de Gilliéron.

Lė ptǣ̆ẅ ŭ l ĕ̆zyṓ dė Vrjsā̆ k ĕ̆r
ĭ̆n bĕ̆t fă̆ră̆mín.

Õ jŭ k lĕ̆ fĕ̆n dė Vrjsā̆ s ă̆gwėyā̆ ă̆ lă̆ vl̥ī, kė l kėmā̆syā̆ ă̆ gėn̥ĭ lă̆ tḗt ĕ̆ ă̆ lĕ̆sĭ ɛĕ̆ lŭ̆ fŭzǽ, lė pĕ̆r Bnă̆è Prŭtā̆ k ĕ̆r kŭɛĭ ā̆trėmĭ lĕ̆ bǣ̆v, lė dŭ kõt lă̆ krĕ̆ɛ, lĕ̆ kõtă̆ sl fă̆rādŭl pr lĕ̆z ĕ̆vĕ̆l̥ī.

Ĭ z y ă̆vĕ̆ ŏ̆trėvā̆è ă̆ Vrjsā̆ ẽn ĕ̆zyṓ, ĭ̆n bĕ̆t fă̆ră̆mín kmā jă̆mĕ̆ õn ẽn ă̆vĕ̆ vyǣ̆. Lė s āvŭlŭ d lă̆ bwĕ̆t d lă̆ rů̆ɛ dė Slŭtrí ă̆ lă̆ bwĕ̆t d lă̆ rů̆ɛ dė Vrjsā̆. Kāt l ĕ̆r sŭ lă̆ rů̆ɛ dė Vrjsā̆, lė rmõtú lĕ̆ Fŭl̥ǣ̆ẅ, lė tră̆vsŭ l bŭ Dŭbsĕ̆, lė rtŭ̆rnŭ dŭ ç̣l̥ā dŭ bŭ dĕ̆ Kṓb ā̆ pŏ̆sā pr lĕ̆ Grād Brír.

Vŭ dvĕ̆ byā să̆vā̆è, mă̆ fḕ, kė st ĕ̆zyṓ n viv pṓ d l ĕ̆r dŭ tā. Õ l wĕ̆zyĕ̆ k ă̆ s ă̆pl̥ă̆n̥ĕ̆ sŭ lă̆ kŭlír, pĭ tŭ d õ kǣ̆, ă̆ ɛĕ̆zyĕ̆ kmā n ĕ̆lẅíd, ă̆l āpŭrtŭ õ kă̆bri, ĭ̆n ɛĕ̆vr, ẽn ă̆n̥ṓ.

Kāt lŭ brji s ā vĕ̆n̥ā̆ d ɛā ĭ ă̆vĕ̆ túj kŏ̆k ɛúz d prjŭ. Ă̆jů̆rdi y ĕ̆r l vă̆ɛír dė lă̆ Frāsĕ̆zė Jă̆kyĕ̆ kė dĭzyĕ̆ kmā sā : « á ! j ĕ̆ prjŭ mõ kă̆brí ! » dėmā syǣ̆ dė L̥ŏ̆d Mwĕ̆rŭ : « ntõ mḗtr ! j ĕ̆ prjŭ ntn ă̆n̥ṓ ! » lĕ̆ bĕ̆t n pŭvyā̆ pl̥ǣ̆ ă̆lā̆ ā ɛā̆. Kā st ĕ̆zyŏ̆ pŏ̆sū, ă̆ mėnŭ tā̆ d trḕ ă̆vĭ sĕ̆z ŏ̆l kė, dā̆pĭ lă̆ fõtĕ̆n ŭ Lā̆dr tā̆ k ă̆ lă̆ pyĕ̆r Kā̆l, lĕ̆ mwĕ̆tõ s sŏ̆vyā̆, lĕ̆ vă̆ɛ brĕ̆ll̥ā̆, lĕ̆ tů̆ryṓ fŭtyā̆ l kā̆ ĕ̆ s ā̆ vĕ̆n̥ā̆ lă̆ kŭ̆v ā̆ l ĕ̆r tā̆ k ĕ̆z ĕ̆trŏ̆bl̥.

Un jour que les femmes de Vergisson s'ennuyaient à la veillée, qu'elles commençaient à branler la tête et à laisser choir leurs fuseaux, le père Benoît Protat qui était couché entre les bœufs, le dos contre la crêche, leur conta cette farandole pour les réveiller :

Il y avait autrefois à Vergisson un oiseau, une bête faramine comme jamais on n'en avait vu. Elle s'envolait de la butte de la roche de Solutré à la butte de la roche de Vergisson. Quand elle était sur la roche de Vergisson, elle remontait les Fouillouses, elle traversait le bois Dubessay, elle retournait du côté du bois des Combes en passant par les Grandes Bruyères.

Vous devez bien savoir, ma foi, que cet oiseau ne vivait pas de l'air du

LE P'TEU OU L'ESIAU DE VREGESSON
QU'ERE INE BETE FARAMINE

On jou que les fennes de Vregesson s'agouyiont à la vellie, que le quemensiont à guegni la tête et à laissi ché lou fuse, le père Benaï Proutat qu'ere cuchi entremi les beuves, le dou conte la creche, les conta cele farandoule pre les eveilli :

I z'y âve autrevaï à Vregesson in esiau, ine bête faramine qu'man jamais on en avait vieu. Le s'envoulou de la bouette de la rouche de S'lutry à la bouette de la rouche de Vregesson. Quand l'ere su la rouche de Vregesson, le remontout les Fouillieu, le travessout le bou Dubessay, le retournout du flanc du bou des Combes en pôssant pre les Grans Brires.

Vous devez bian savaï, ma faï, que c't esiau ne viviait po de l'ar du temps. On le veziait qu'a s'applaniait su la coullire, pi tout d'on keu, a chaiziet qu'man ine éluide, al empourtou on cabri, ine chevre, in agneau.

Quand lus bregi s'enveniont de champ i ave tuje quoque chuse de preju. Ajourd'hi i ere le vachi de la Françaïse Jacquet que disiet qu'man çan : « Ah ! j'ai preju mon cabri ! » Deman cieu de Liaude Mouêroux : « N'ton maître ! j'ai preju n't'n'agneau ! » Les bêtes ne pouviont plieu alla en champ. Quand c't esiau possout, a menout tant de train avu ses ôles que, dampi la fontaine u Ladre tant qu'à la pierre Cale, les mouètons se sauviont, les vaches brelliont, les touriaux foutiont le camp et s'envegniont la couve en l'ar tant qu'es etrobles.

temps. On le voyait qui planait sur la colline ; puis, tout d'un coup, il tombait comme un éclair, il emportait un cabri, une chèvre, un agneau.

Quand les bergers s'en revenaient des champs, il y avait toujours quelque chose de perdu. Aujourd'hui, c'était le berger de la Françoise Jacquet qui disait comme çà : « Ah ! j'ai perdu mon cabri ! » Demain, celui de Claude Moiroux : « Notre maître, j'ai perdu notre agneau ! » Les bêtes ne pouvaient plus aller aux champs. Quand cet oiseau passait, il faisait tellement de bruit avec ses ailes que, depuis la fontaine au Ladre jusqu'à la pierre Cale, les moutons se sauvaient, les vaches beuglaient, les taureaux fichaient le camp et s'en revenaient la queue en l'air jusqu'aux étables.

Õ jū l pŏsí sŭ lă tèt dė mŏsyœ́ Brĭ, dė Sărír, k ĕkrĭvyĕ sn ĭstwā́r dĕ pàp ā s průmnā; ăl ăvĕ sō fŭzí; ă lĭ ā fŭtĭ œ̃ kœ̆. L ĕzyó gėŋí lă kū́v, lèsĭ ɛĕ kŏk ɛū́z dė bl̥ā ĕ d nàé sŭ sō păpí ĕ ăl ălí s ăpŭzĕ trākĭlmā sŭ lă sĕm dė lă rů́ɛ.

Lă kŭmū́n èr tŭt ĕfrăyé. Lĕ fĕn n ŭzyō pl̥œ̆ sŭrtĭ ă lă kū́r, mĕmmā kė lz ăl̥ā lė sàė pìsĭ dėrĭ lă pů́rt sŭ l rămā.

Mĭl̥ē Prŭtā k ĕr l ădjwē dā sŭ tā vēsĭ trŭvĕ mētr Bnàė k ĕr dō l mèr.

— Ă sá! métr Bnàé, k ă dsí, sĕt vŭ byē s kĭ sė pā́s prĕmtyė ă trăvár?

— Vàė, vàė, j ē sĕ kĕk ɛū́z, kė dsí métr Bnàé. Vă t ā vàė trŭvĕ tŭ lĕ ɛăsœ̆ẅ dė lă kŭmū́n. T lĕz ĭ dró dė vnĭ dmā l mătē ă sēk œ̆ẅr sŭ l Pl̥ŏtr dŭ Mărtėlàė, d ăpů́rtă lŭ pœẅdr, lŭ pl̥ā ĕ lŭ fŭzí, ĕ dė byē gĕtí sĭ l jăkl̥ā vă byē.

— Ĕ baē! mō dyœ́, métr Bnàé, ĭ srā fā kmā vŭz ĭ dĕyĕ.

Ălā, nė vlá kė l lādmā, ă lă pĕk dŭ jŭ, tŭ lĕ ɛăsœ̆ d lă kůmū́n sė trŭvyrā sŭ l Pl̥ŏtr.

Ĭ z y ăvĕ Frāsàé Prŭtā, Pyărŭ Prŭtā, L̥ŏd Prŭtā, Lĕksĭ Prŭtā, Dădō Prŭtā, Mĕɛĭ Prŭtā, Vēsā Prŭtā, Jŭzĕ Prŭtā, Bnáé Prŭtā, Mĭl̥ē Prŭtā, Flĕbĕ Prŭtā, Twènō Prŭtā, Jăkŭ Prŭtā, Jā-Jŭlĭ Prŭtā, Jā d lă Trĕɛ,

Un jour il passa sur la tête de M. Bruys de Serrières, qui écrivait son *Histoire des Papes* en se promenant; il avait son fusil; il lui en tira un coup. L'oiseau remua la queue, laissa tomber quelque chose de blanc et de noir sur son papier et alla se poser tranquillement sur le sommet de la roche.

La commune était tout effrayée. Les femmes n'osaient plus sortir à la cour, mêmement qu'elles allaient le soir pisser derrière la porte sur le balai.

Émilien Protat, qui était l'adjoint dans ce temps, vint trouver maître Benoît qui était donc le maire.

— Ah çà! maître Benoît, lui dit-il, savez-vous bien ce qui se passe là à travers?

On jou l'possit su la tête de monsieu Brys de Sarrire, qu'écriviait s'n histoire des Papes en se proumenant ; al avait son fusil ; a li en fouti on keu. L'esiau guegnit la couve, laissit ché quoque chuse de blanc et de naï su son papi et allit s'appuser tranquillement su la ceme de la rouche.

La coumune ère tout effrayie. Les fennes n'usiont pleu sourti à la cour, mêmement que le z'alliont le saï pissi deri la pourte su le rama.

Millien Proutat qu'ère l'adjoint dans çu temps vinssit trouver maître Benaï qu'ére don le mare.

— Ah çà ! maître Benaï, qu'a dessit, sétez-vous bian ce qui se posse premequié à travars ?

— Vaï, vaï, j'en sai quoque chuse, que dessit maître Benaï. Va t'en vaï trouver tous les chasseux de la coumune. Te les y deros de veni deman le matin à cinq heures su le Plautre du Marteleu, d'appourta lou peudre, lou plomb et lou fusils, et de bian guéti se le jaquelian va bian.

— Eh ben ! mon Diu, maître Benaï, i se fara qu'man vous i deiez.

Allons, ne v'là que le lendeman, à la peque du jou, tous les chasseux de la coumune se trouviront su le Plautre.

I z'y avait Françaï Proutat, Piaron Proutat, Liaude Proutat, Lexis Proutat, Dadon Proutat, Mechi Proutat, Vincent Proutat, Jousé Proutat, Benaï Proutat, Millien Proutat, Phlebé Proutat, Touenon Proutat, Jacquout Proutat, Jean-Juli Proutat, Jean de la Treche, Jousé

— Oui, oui ! j'en sais quelque chose, dit maître Benoît. Va-t'en voir trouver tous les chasseurs de la commune. Tu leur diras de venir demain matin à cinq heures, sur la place du Martelet, d'apporter leur poudre, leur plomb et leurs fusils, et de bien regarder si la détente va bien.

— Eh bien ! mon Dieu ! maître Benoît, il sera fait comme vous le dites.

Allons, voilà que le lendemain, à la pointe du jour, tous les chasseurs de la commune se trouvèrent sur la place.

Il y avait : François Protat, Pierre Protat, Claude Protat, Alexis Protat, Dadon Protat, Michel Protat, Vincent Protat, Joseph Protat, Benoît Protat, Émilien Protat, Philibert Protat, Antoine Protat, Jacques Protat, Jean-Julien Protat, Jean de La Trèche, Joseph Moiroux, Pierre Moiroux,

Jŭzĕ̆ Mwèrŭ, Pyăr̆ŭ̆ Mwèrŭ, Frãsàé Mwèrŭ, Brètlŭmĭ Mwèrŭ, Tyĕ̆n Mwèrŭ, Lĕ̆ksĭ Mwèrŭ ĕ̆ tyœ́ lĕ̆ Lăbŭrĭ. I z y ăvè ărĭ lè pèr Ḷŏd Mwèrŭ ăvĭ să dĕ̆trṓ sŭ lĕ̆ rẽ.

Lè mĕ̆r d lă kŭ̊mŭ̆n ĭ fŭ dăstŭ kè z yṓ.

Ĭ ŋ ăvĕ̆ rã d sè brȍv ă vàé kè sŭ grã mwā̆r dè ɛăsœ̆ẅ ăvĭ lŭ sàɛ, lŭ fŭzí ĕ̆ lŭ găr̆ŭ́d, ĕ̆ pĭ lŭ dvẽtí d pyṓ bḷã kè rlẅĭzyā̆ ŭ slàw! ĭ ăvyā̆ tyœ́ ărí dĕ̆ ɛăpyṓ ă klàk nàé k èrõ làrj kmã d lĕ̆ kŭ̆rbḷ pr bètĕ̆ l pā̆; y ĕ̆r lă mŭ̊d ã sŭ tã.

Tŭ l mõd sè kwĕ̆zyā̆, õn ărĕ̆ ā̆tā̆dŭ vŭlā̆ ĭ̀n mŭ́ɛ. Ȍ sè gĕ̆tŭ, ĕ̆ pĭ õ gĕ̆tŭ Bnàé Prŭtā̆, ĭ̀n ŭ̊m k ĕ̆r ṓmā̆ dã l păyĭ, kè n ărĕ̆ på băḷĭ õ dĕ̆mãtĭ ă ĭ̀n ãfã. Ăl ărĕ̆ fă bètĕ̆ lŭ dàé dã õ prtŭ ă tŭ sĕ̆ k ăl ărĕ̆ vŭ̆lŭ. Ĭ ĕ̆r ĭ̀n ŭ̊m kè tœ̆yĕ̆ ĭ̀n lívr ă kătr vẽ dĭ pā̆ dã sõ tã. Y ĕ̆ prè vŭ dĕ̆r k ă săvè trí õ kœ̆ d fŭzí. Ĭ ĕ̆r ĭ̀n ŭ̊m bõ ă kõsŭltĕ̆, ă kŭŋĕ̆ɛŭ lè fŭ̊r ĕ̆ l fàèbḷè, ă săvĕ̆ lír sŭ tŭ lĕ̆ păpí ĕ̆ sŭ lă prȍfĕ̆tí; ăl ănõsú pā̆k mĕ̆ d ĭ̀n ã d ăvãs ĕ̆ fĕ̆n ă lă vèḷi. Ĭ n y ãn ăvè pwẽ d păryœ̆ẅ ă tràè ḷœ́ ă lă rõd.

Ĕ̆ pĭ dè sn ădjwẽ kè nŭ n ā̆ rā̆ dè, s ăprɛŭ byȍkœ̆ẅ dè lẅĭ pr lè săvàé.

— Ā̆ sā̆! ɛăsœ̆ẅ d lă kŭ̊mŭ̆n dè Vrjsā̆, k ă dsí, vŭ săvè byẽ s kè nŭ sā̆ ăsbyẽ lŭz œ̃ k lŭz ṓtr. Ĭ ŋ ĕ̆ pā̆ lĕ̆

François Moiroux, Barthélemy Moiroux, Étienne Moiroux, Jérôme Moiroux, Antoine Moiroux, Alexis Moiroux et tous les Laborier. Il y avait aussi le père Claude Moiroux avec sa hache sur l'épaule.

Le maire de la commune y fut aussitôt qu'eux.

Il n'y avait rien de si beau à voir que ce grand nombre de chasseurs avec leurs sacs, leurs fusils et leurs guêtres, et puis leurs tabliers de peau blancs qui reluisaient au soleil. Ils avaient tous aussi des chapeaux à claque noirs qui étaient larges comme des corbeilles pour mettre le pain ; c'était la mode en ce temps-là.

Tout le monde se taisait, on aurait entendu voler une mouche. On se regardait, puis on regardait Benoît Protat, un homme qui était aimé dans le pays, qui n'aurait pas donné un démenti à un enfant. Il aurait fait

Mouêroux, Piarrot Mouêroux, Françaï Mouêroux, Breteloumi Mouêroux, Tienne Mouêroux, Lexis Mouêroux et tieu les Labouris. I z'y ave ari le père Liaude Mouêroux avu sa détrau su les reins.

Le mare de la coumune y fut d'assetout que z'ios.

I n'y ave ran de se brove à vaï que çu grand moire de chasseux avoui lou saches, lou fusils et lou garoudes, et pi lou devantis de piau blanc que reluisiont u s'leu ! I aviont tieu ari des chapiaux à claque naï q'eront larges qu'man de les courbeilles pre beter le pan ; y ere la moude en çu temps.

Tout le monde se quouesout, on aret entendu vouler ine muche. On se guetout, et pis on guetout Benaï Proutat, ine houme qu'ere oma dans le pays, que n'aret po bailli on demanti à in enfant. Al aret fa beter lu daï dans on pretu à tous ciès qu'al aret voulu. I ere ine houme que teuiait ine livre à quatre-vingt-dix pos dans son temps. I est pre vous dere qu'a savait teri on keu de fusil. I ere ine houme bon à consulter, a cougniaichut le fourt et le faïble, a savait lire su tous les papis et su la prophétise ; al annonçut Pôques mé d'in an d'avance ès fennes à la vellie. I n'y en avait point de parieu à traï leïes à la ronde.

Et pis de s'n adjoint que nous n'ons ran det, s'approuchiut biaukeu de lui pre le savaï.

— Ah çà ! chasseux de la coumune de Vregesson, qu'a dessit, vous savez bian ce que nous sons asse bian lus ons que lus autres. I n'est po les chasseux de Pressy, ni cetiés

mettre le doigt dans un trou à tous ceux qu'il aurait voulu. C'était un homme qui tuait un lièvre à quatre-vingt-dix pas dans son temps. C'est pour vous dire qu'il savait tirer un coup de fusil. C'était un homme bon à consulter, il connaissait le fort et le faible, il savait lire sur tous les papiers et sur la prophétie, il annonçait Pâques plus d'un an à l'avance aux femmes à la veillée. Il n'y en avait point de pareil à trois lieues à la ronde.

Et puis son adjoint, dont nous n'avons rien dit, s'approchait beaucoup de lui pour le savoir.

— Ah çà, chasseurs de la commune de Vergisson, dit-il, vous savez bien ce que nous sommes, aussi bien les uns que les autres. Ce n'est pas

ɛăsœ̆ẅ d Prsí, nĭ stĕ d Slŭtrí, nĭ syĕ de Dăvăyí, nĭ syĕ dė ɛăslṓ kė vrdā̆ nŭ fĕr vàė l tū́r tā̆ k ăjū̆rdí. Jė m ăpā̆s byē̆ kė dmā̆ ĕ ăprĕ-dmā̆ ĭ srā̆ tŭj lă mém ɛū́z.

Ăjū̆rdí vŭ săvĕ byē̆ prkàé kė j vŭz ĕ fā̆ vní ĭkyĕ. Vŭ săvĕ byē̆ k ĭ n ĕ pā̆ pr dĕ prĕn.

Sĭ n ĕr kė pr sā̆, vŭ n ărĕ pā̆ ăpū̆rtā̆ v́tĕs fŭzí. Y ĕr dā̆ pr vŭ dĕr kė vŭ săvĕ ăsbyē̆ k màé s k ĭ s pā̆s prėmĭkyĕ ă trăvàr. Vŭz ĕ byē̆ vyœ̆ẅ kmā̆ màé vŭlĕ l ĕzyṓ, lă bĕt fărămín, d lă bwĕt dė lă rū̆ɛ dė Slŭtrí ă lă bwĕt d lă rū̆ɛ dė Vrjsā̆.

Ĭ fṓ k nŭ s ā̆ dĕfā̆sō̆.

Ă stŭ mătē̆ jė m sĕ lėvé ă kătr œ̀r pr gétĭ kw ăl èr. J l ĕ vyœ̀ s ăpŭzĕ sŭ l kā̆kḷā̆ d lă rū̆ɛ d Slŭtrí. Ĭ nŭ fṓ dā̆ y ā̆lā̆ dĕzā̆dā̆. Dmā̆ ĭ srĕ ptétr trū̆ tā̆r. Dmā̆dĕ vàé ă Bnăè Prŭtā̆ sĭ sō̆ brjĭ n ă pā̆ prjŭ ō̆ kăbrī. Dmā̆dĕ vàé ă lă Pyĕrĕt Mwèrŭ sė l n ă pā̆ prjŭ ĭn ăŋṓ lă smèn pā̆sā̆. Ĭ z ĭ vā̆ dė ntĕz ē̆tĕré ă tyœ́.

— Ĕ byē̆! ălō̆z ĭ tyœ́, k ĭ dsírā̆.

— Sĕ vŭ tyœ́ pré? Ftĕ fŭzí sā̆t ĭ ɛărjí? Y ă t ĭ d lă pœ̆ẅdr dā̆ ftĕ băzní? Pā̆sĕ vàé vtn ā̆gḷ sŭ lă bárb dė ftĕ pyár ă fŭzí. Grŭḷĭ ā̆kū̆r ā̆ grā̆ d pœ̀ẅdr kō̆tr lă plătĕn. Sĕ vŭ pré? Ĕ bē̆ părtō̆.

les chasseurs de Prissé, ni ceux de Solutré, ni ceux de Davayé, ni ceux de Chasselas, qui voudraient nous faire voir le tour aujourd'hui. Je pense bien que demain et après-demain ce sera toujours la même chose.

Aujourd'hui, vous savez bien pourquoi je vous ai fait venir ici. Vous savez bien que ce n'est pas pour des prunes. Si ce n'était que pour çà, vous n'auriez pas apporté vos fusils. C'est donc pour vous dire que vous savez aussi bien que moi ce qui se passe par là à travers. Vous avez bien vu comme moi voler l'oiseau, la bête faramine, de la butte de la roche de Solutré à la butte de la roche de Vergisson.

Il faut que nous nous en défassions.

de S'lutry, ni ciés de Davayi, ni ciés de Chasselos que vredont nous faire vaï le tour tant qu'ajourd'hi. Je m'apense bian que deman et après deman i s'ra tuje la même chuse.

Ajourd'hi vous savez bian prequaï je vous ai fa veni iquié. Vous savez bian qui n'est po pre des prenes. Si n'ere que pre çan, vous n'arez po appourta v'tés fusils. I é don pre vou dere que vous savez asse bian que maï ce que se posse premequié à travars. Vous è bian vieu qu'man maï vouler l'esiau, la bête faramine, de la bouette de la rouche de S'lutry à la bouette de la rouche de Vregesson.

I faut que nous s'en défassons.

A c'tu matin je me sais levé à quatre heures pre guéti qua l'ere. Je l'ai vieu s'appuser su le couquelion de la rouche de S'lutry. I nous faut don y alla desanda. Deman y serait pet'être trou tard. Demandez vaï à Benaï Proutat si son bregi n'a po preju on cabri. Demandez vaï à la Pierrette Mouêroux se le n'a po preju in agneau la semaine possa. I z'y va de n'tes intérêts à tieu.

— Eh bian ! allons y tieu, qu'i dessiront.

— Siez vous tieu prêts ? V'tes fusils sont-i chargis ? I a-t-i de la peudre dans v'tes bassenis ? Possez vaï v'tn' ongle su la barbe de v'tes piarres à fusil. Crouilliz encour on gran de peudre contre la platene. Siez vous prêts ? Eh ben partons.

Ce matin, je me suis levé à la pointe du jour pour regarder où elle était. Je l'ai vue se poser sur le sommet de la roche de Solutré. Il nous faut donc y aller dès maintenant. Demain il serait peut-être trop tard. Demandez voir à Benoît Protat si son berger n'a pas perdu un cabri. Demandez voir à la Pierrette Moiroux si elle n'a pas perdu un agneau la semaine passée. Il y va de nos intérêts à tous.

— Eh bien ! allons-y tous, dirent-ils.

— Êtes-vous tous prêts ? Vos fusils sont-ils chargés ? Y a-t-il de la poudre dans vos bassinets ? Passez voir votre ongle sur la barbe de vos pierres à fusil. Écrasez encore un grain de poudre contre la platine. Êtes-vous prêts ? Eh bien ! partons.

Ĭ dĕsãdirã̊ l Pl̥ȍtr. Lė pĕr Jã Prŭtã̊ k ăvyĕ mĕ d kătrė vẽz ã ăl̥ĕ dvã̊ ăvĭ sõ ptyė fŭrɛã̊.

Ĭ trăvsīrã̊ lă rvír, ĭ mõtīrã̊ byẽ mĕ d ẽ kăr d ǽr. Ăprĕ tŭ sã, Bnàė lĕ dsí :

— Nŭ vã̊ kŭpã̊ ĭkyĕ tŭ drĕ.

— Jė kràė, mẽtr Bnàė, dsi Mĭl̥ẽ, k ă srĕ măl̥ú dė pã̊sã̊ d sŭ çl̥ã.

— J ĕ pœ̀w k lă bĕt s ã̊vúl dėvã k nŭ săyã̊ ărvĕ, dėsí Bėnàė. Pã̊sã̊ tŭ drĕ, trăvsã̊ lĕ rŭ̊pl̥ã̊ ĕ pĭ mă fàė sótã̊ pr dsŭ lĕ brŭsl̥ã̊.

Nėdyã̊ nė dĭzyĕ rã̊. Ĭ sȍtírã̊ tyǽ pr dsú ĭn bŭɛál̥, nėdyã̊ nė rĕstŭ̊ ã drí, mẽmmã̊ kĭz ăvyã̊ kȍzí tyǽ ĕsã̊brĕ lŭ mărnír.

Tŭ̊ d œ̃ kœ̆ẅ n vlá kė Bnàė Prŭtã̊, lė mĕr dė lă kómún, ã̊ bĭçl̥ăyã̊ dė tŭ lĕ çl̥ã, ví syăl̥í l ĕzyó sŭ l fẽ kŭ̊kl̥ã̊ d lă rŭ̊ɛ.

— Ă sã̊, ɛăsǽ d Vrjsã̊! Ã rã! Jė n sĕ pã̊ trŭ̊ s k ĕ sĕl bĕt fărămín! Tĕŋã̊ nŭ tyǽ pr lă kúv dė ntĕ vèst, kã ĭ srĕ l dyăbl, ă n nŭz ãpŭ̊rtrã̊ pã̊ ptètr.

Ălã̊, n vlã̊ kė stė bĕt s ãvŭ̊l l̥ómã̊ pr dsŭ lă rŭ̊ɛ.

Tŭ d œ̃ kœ̆ẅ lė vír dė lŭ çl̥ã. Lė s ăprŭ̊ɛ, lė s ăprŭ̊ɛ ĕ l s ăpl̥àn pr dsŭz yó. L ăvĕ lĕz òl làrj kmã œ̃ vã, l ăvĕ dĕ pl̥ĕm sŭ l bĕk k ĕrã̊ grús kmã̊ dĕ vrjí d ĕkŭsœ̆ẅ. Lė slăw

Ils descendirent la place. Le père Jean Protat, qui avait plus de quatre-vingts ans, allait devant avec sa petite fourche.

Ils traversèrent la rivière, ils montèrent pendant plus d'un quart d'heure ; après tout çà, Benoît leur dit :

— Nous allons couper ici tout droit.

— Je crois, maître Benoît, dit Émilien, qu'il serait meilleur de passer de ce côté.

— J'ai peur que la bête ne s'envole avant que nous soyons arrivés, dit Benoît. Passons tout droit, traversons les murgers et puis, ma foi, sautons par-dessus les buissons.

Personne ne répondit. Ils sautèrent tous par-dessus une bouchure,

I descendiront le Plautre. Le père Jean Proutat qu'aviet més de quatre-vingts ans alliet devant avu son petie fourchat.

I travessiront la revire, i montiront bian més d'on quart d'heure. Après tout çan, Benaï les dessit :

— Nous vons coupa iquié tout dret.

— Je craï, maître Benaï, dessit Millien, qu'a seret mailliou de possa de çu flanc.

— J'ai paeu que la bête s'envoule devant que nous sayons arrevés, dessit Benaï. Possons tout dret, travessons les ropeilles et pi ma faï sautons pre dessus les bresselions.

Nedion en dessit ran. I sautiront tieu pre dessus ine buchaille, nedion ne restout en deri, mêmement qu'i z'aviont quosi tieu essambré lou marnires.

Tout d'on keu n'v'la que Benaï Proutat, le maire de la coumune, en biclayant de tous les flancs, vit siailli l'esiau su le fin couquelion de la rouche.

— Ah çà, chasseux de Vregesson ! en rang ! Je ne sais po trou ce qu'est cele bête faramine ! Tegnions-nous tieu pre la couve de n'tes vestes, quan i serait le diable, a n'nous empourterot po p't-être.

Allons, n'v'la que cele bête s'envoule liaumou pre dessus la rouche.

Tout d'on keu le vire de lou flanc. Le s'approuche, le s'approuche et le s'applane pre dessus z'ios. L'ave les ôles larges qu'man on van, l'ave des pleumes su la beque qu'eront grousses qu'man des vregis d'ecousseux. Le sleu

personne ne resta en arrière, mêmement qu'ils avaient presque tous déchiré leurs culottes.

Tout à coup, voilà que Benoît Protat, le maire de la commune, en clignant de l'œil de tous les côtés, vit aller l'oiseau sur le fin sommet de la roche.

— Ah çà, chasseurs de Vergisson, en rang ! Je ne sais pas trop ce que c'est que cette bête faramine. Tenons-nous tous par la queue de nos vestes, quand ce serait le diable, elle ne nous emportera pas, peut-être ?

Allons, voilà que cette bête s'envole là-haut, par-dessus la roche.

Tout à coup elle tourne de leur côté. Elle s'approche et elle plane au-dessus d'eux. Elle avait des ailes larges comme un van, elle avait des plumes sur le bec qui étaient grosses comme des verges de fléau. Le soleil

n ăvyĕ pā̃ nkū́r ĭn pă̆rɛ̆ d yṓ. Trà̆ė kă̆ẅ lė pā̃s dvā̃ lė slà̆ẅ, l ĕr sė là̆rj k ā̃ n ĭ và̆ė̀zyĕ́ pl̥ŏ̆ ç̣l̥ă̆r.

Bnà̆ė Prŭtā̃ k ĕ̀r lė ɛĕ́f dĕ̃ ɛă̆să̆ẅ dsī́ :

— Mĭl̥ĕ̄, tī́r lā̃! L ĕ pr dsŭ tà̆ė!

Mĭl̥ĕ̄ lă̆ tī́r, lă̆ bĕ̀t ɛĕ́, lă̆ tă̆r ā̃ krū́l! L n ĕ̀r pā̃ ā̃kū̆r vrĕ̃ tă̆yĕ́.

L pĕ̀r Jā̃ Prŭtā̃ dsī́ : kū̆r, Mĭl̥ĕ̄, t l ă̆mŏ̀srṓ.

Mĭl̥ĕ̄ kū̆r. L ĕ̀zyṓ l ŭvr lă̆ bĕ̀k kā̃tr.

— Yĕ̃ kė l n ĕ pā̃ ā̃kū̆r krī́v, k ŭ dsĭ. Lė m ū́vr lă̆ bĕ̀k kā̃tr.

— Ẵfĕ̀l lā̃ tā̃ kă̆nō̃ tā̃ k ă̆ lă̆ kŏ̀rŋū́l krĕ̀t kė l n lė mŏ̀rj, kė dsī́ mė́tr Bnà̆ė.

Ẵ lă̆ btī́ sā̃ kă̆nō̃ dā̃ là gyæ̀l. Mĕ̃ vlā̃ k lă̆ sòl bĕ̀t s ā̃n ă̆l̥ĕ ă̆ rkŭlā̃.

— Ĭ nŭ fṓ lă̆ kă̆rā̃ kā̃tr lă̆ rū̃ɛ, kė dsī́ tū́j mė̀tr Bnà̆ė, kā̃t l ă̆rā̃ lė kyū́ kā̃tr lă̆ rū̃ɛ, n ă̆y pā̃ pă̆ẅ, lă̆ rū̃ɛ nė vū̃ pā̃ rėkwėlĕ̃ ptė́tr.

Mă̆ fà̆ė, ă̆ kă̆ẅ dė pī́, ă̆ kă̆ẅ dė tă̆lā̃ d fŭzī́ ĭ l ă̆ɛvīrā̃.

— Ĭ n ĕ pā̃ tū̃, kė dsī́ mė́tr Bnà̆ė, ĭ nŭ fṓ ā̃pū̃rtā̃ stė bĕ̀t sŭ l Pl̥ŏ̀tr dŭ Mă̆rtlæ̀. Tà̆ė, Jŭzĕ̃, dĕ̃sā̃ và̆é ă̆ Vrjsā̃, t ă̆pū̃rtrā̃ œ̃ pū̃ d bĕ̀n. L̥ŏ̀d Mwĕ̀rŭ và̆ dĕ̃sā̃dr ă̆vī́ tà̆é pr ă̆pū̃rtā̃ dă̆v lă̆yă̆ẅr. Tė drò ă̆ ntĕ̃ fĕ̀n dė mnĕ̃ sŭ l Pl̥ŏ̀tr ĭn brĕ̀t dė bū̃ pr lă̆ bŭç̣l̥ĕ.

n'avait pas encore une perche de haut. Trois fois, elle passa devant le soleil, elle était si large qu'on n'y voyait plus clair.

Benoît Protat, qui était le chef des chasseurs, dit :

— Émilien, tire là ! Elle est au-dessus de toi !

Émilien la tire, la bête tombe, la terre en tremble ! Elle n'était pas encore complètement tuée.

Le père Jean Protat dit : Cours, Émilien, tu la ramasseras.

Émilien court. L'oiseau ouvre le bec contre lui.

— C'est qu'elle n'est pas encore crevée, dit-il. Elle ouvre son bec contre moi.

— Enfile-lui le canon de ton fusil jusqu'au fond de la gorge, de peur qu'elle ne te morde, dit maître Benoît.

n'aviet po encour ine parche de hiaut. Traï keu le possit devant le sleu, l'ere se large qu'on n'y vaïziait pleu clar.

Benaï Proutat qu'ere le chef des chasseux dessit :

— Millien, tire la ! L'est pre dessus taï !

Millien la tire, la bête chet, la tarre en croule. Le n'ere po encour vrai teuiée.

Le père Jean Proutat dessit : Cours, Millien, te l'amosseros.

Millien court. L'esiau l'uvre la beque contre.

— I est que le n'est po encore crive, qu'u dessit. Le m'uvre la beque contre.

— Enfele la ton canon tant qu'a la cornioule crainte que le n'te mourde, que dessit maître Benaï.

A la betit son canon dans la gueule. Mais v'la que la sole bête se n'alliait à reculons.

— Il nous faut la quarra contre la rouche, que dessit tuje maître Benaï, quan l'ara le cul contre la rouche, n'aye po peu, la rouche ne vout po recouela p't'être.

Ma faï, à keu de peïes, à keu de talons de fusil i l'acheviront.

— I n'est po tout, que dessit maître Benaï, i nous faut empourta cele bête su la Plautre du Marteleu. Taï, Jousé, descends vaï à Vregesson, t'appourteros on pau de benne. Liaude Mouêroux va descendre avu taï pr'appourta deuves layeures. Te deros à n'tes fennes de mener su le Plautre ine brette de bou pre la bucler.

Il lui mit son canon de fusil dans la gueule. Mais voilà que cette sale bête s'en allait à reculons.

— Il nous faut l'acculer contre la roche, dit encore maître Benoît, quand elle aura le cul contre la roche, n'aie pas peur, la roche ne veut pas reculer, peut-être !

Ma foi, à coups de pied, à coups de crosses de fusils, ils l'achevèrent.

— Ce n'est pas tout, dit maître Benoît, il vous faut emporter cette bête sur la place du Martelet. Toi, Joseph, descends voir à Vergisson, tu apporteras un pal à bennes. Claude Moiroux va descendre avec toi pour apporter deux liens pour les bœufs. Tu diras à nos femmes de mener sur la place une brouette de bois pour la bucler.

Ĭz ĭ ălīrā̃, ĭ rvėnīrā̃, ĭ l ătăɛīrā̃ ŭ pů d bĕn ăvī lĕ lăyœ̆ẅr ĕ pĭ ā̃trėmī kátr, ā̃ sė rprėŋā̃, ĭ l ā̃pů̃rtīrā̃ sŭ l Pl̥ȍtr dŭ Mărtėlaė̀.

Ĭ făl̥ĕ vàe lĕ fĕn k ȅrā̃ sŭ l Pl̥ȍtr, lĕ vīl̥, lĕ jún. Lă Măryā̃ Lăbŭrī, lă Twănĕt Prŭtā̃ ĕ lă Frā̃sȅz Jăkyĕ kė vnīrā̃ ăvī d lĕz ănĕl̥, y ĕrā̃ tŭt lĕ prėmīr.

— Ā̃ sā̃! Lĕ fĕn d Vrjsā̃, kė dsī mĕtr Bnăė, jė vŭz ăvĕ bē dĕ kė kā̃t lė mĕr dė stė ků̃mún sė mĕl̥ĕ d ĭn ɛū́z, ăl ā̃ vėŋĕ tū́j ă bū́. Lĕ kătr ū́m kė pů̃rtyā̃ lă bĕt, kărăyĕ mė sā sŭ l Pl̥ȍtr. K lĕ fĕn făsā̃ l rȅst. Ntĕ kyŭlů̃t sā̃ tyœ̆ prtŭzī, ntĕ fĕn nŭ rmā̃drā̃ bē dmā̃! Nŭ, ɛăsœ̆ẅ, ălā̃ băėr œ̃ pōsō d vē, rā̃ n mė kūt ăjů̃rdī.

Lĕ fĕn ălmīrā̃ œ̃ grā̃ fœ̆v kmā̃ ĭn bū́rd, ăl pl̥ėmīrā̃ lă bȅt, lă bŭçl̥īrā̃. Kā̃t lė fū́ pl̥ėmē, kā̃t lė fū́ bŭçl̥ē, dėyĕ vàė kā̃bē lė pėzū́?...

Lė pėzū́ ō kărtrā̃.

Ils y allèrent, ils revinrent, ils l'attachèrent au porte-bennes avec les liens et puis, entre quatre, en se reprenant, ils l'emportèrent sur la place du Martelet.

Il fallait voir les femmes qui étaient sur la place, les vieilles, les jeunes. La Marie Laborier, l'Étiennette Protat et la Françoise Jacquet, qui vinrent avec des béquilles, y furent toutes les premières.

— Ah çà ! les femmes de Vergisson, dit maître Benoît, je vous ai bien dit que lorsque le maire de cette commune se mêlait d'une chose, il en

I z'y alliront u reveniront, i l'attachiront u pau de benne avoui las layeures et pi entremi quatre, en se repregnant, i l'empourtiront su le Plautre du Marteleu.

I faillait vaï les fennes qu'eront su le Plautre, les villes, les junes. La Marion Labouri, la Toinette Proutat et la Françaïse Jacquet que veniront avu de les aneilles, i éront toutes les premires.

— Ah ça ! les fennes de Vregesson, que dessit maître Benaï, je vous ave ben det que quan le maire de cele coumune se méliait d'ine chuse, al en vegniait tuje à bout. Les quatre houmes que pourtont la bête, carayez me çan su le Plautre. Que les fennes fassont le reste. N'tés culoutes sont tieu pretusis, n'tes fennes nous remanderont bian deman ! Nous, chasseux, allons baïre on ponçon de vin, ran ne me coute ajourd'hi.

Les fennes allemiront on grand feuve qu'man ine bourde, alles plemiront la bête, la bucliront. Quand le fut plemée, quand le fut buclée, deïes vaï combin le pesout ?

Le pesout on quarteron.

venait toujours à bout. Les quatre hommes qui portez la bête, jetez-moi çà sur la place. Que les femmes fassent le reste. Nos culottes sont toutes trouées, nos femmes nous raccommoderont bien demain ! Nous chasseurs, allons boire un tonneau de vin, rien ne me coûte aujourd'hui.

Les femmes allumèrent un grand feu comme une borde. Elles plumèrent la bête, la buclèrent. Quand elle fut plumée, quand elle fut buclée, dites-voir combien elle pesait ?

Elle pesait un quarteron !